

Philoméla

PHILOMÉLA

LIVRE LYRIQUE

PAR

CATULLE MENDÈS

AVEC UNE EAU-FORTE PAR BRACQUEMOND



PARIS

J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE JACOB, 18

—
1863

Catulle Mends

1863

L'auteur

Catulle Mends



Abraham Catulle Mendès, né à Bordeaux le 21 mai 1841 et mort à Saint-Germain-en-Laye le 8 février 1909, est un écrivain et poète français.

Le matin

La tenture s'est décrochée
Et l'on voit au fond du boudoir
Une femme, tête penchée
Sur un coussin de satin noir.

Elle agite un lambeau fantasque,
Écharpe folle de houri ;
À ses pieds un tambour de basque
S'endort près d'un bouquet flétri.

Sa gorge ferme, demi-nue,
Jaillit de ses voiles tombés,
La robe à peine retenue
Par la hanche aux contours bombés.

Son dos luxurieux se cambre ;
Sous le bras qui souvent son front
On voit, avec des reflets d'ambre,
Un sein bruni saillir en rond.

Sa main fine, à demi serrée,
Relevant un coin du peignoir,
Découvre sa jambe nacrée,
Ronde et blanche sur un fond noir ;

Tandis qu'une tête plus sombre,
Lèvre épaisse aux plis tortueux,
Planant sur elle, éclaire l'ombre
De sourires voluptueux !

Mais déjà, blanchissant l'alcôve
Des feux de son premier rayon,
Le soleil montrait son œil fauve
À la vitre de l'horizon,

Et les pins, branches remuées,
Là-bas, sur les deux entr'ouverts,
Balayaient au loin les nuées
Du bout de leurs panaches verts !

Marmorea

Savez-vous un pays où la fleur a des ailes ?
Savez-vous un pays où l'aile a des parfums,
Où les roses d'avril, en place d'immortelles,
Fleurissent le tombeau de nos amours défunts ?

Où sur les monts bombant l'échiné de la plaine,
Le platane au tronc lisse et Forme au pied moussu
Cliquètent, pleins d'oiseaux, de chansons et d'haleine,
Comme un grelot d'argent sur le dos d'un bossu ?

Où le flot, dans un bain de fluides étreintes,
Dès baigneuses, le soir, berce la nudité ;
Où le sable du bord conserve les empreintes
Des enlacements nus pendant les nuits d'été ?

Là, parmi les buissons, rayonnante et sans voiles,
Une apparition glisse comme un follet.
— Belle fille, statue, aux deux grands yeux, étoiles
Que la Nuit laissa choir dans un ruisseau de lait,

Quel ciseleur de mots, quel sculpteur de pensées,
Que Dieu pour travailler les durs métaux créa,
Arrondira le vol des strophes cadencées
Au moule de ton sein, blanche Marmorea ?

Le rossignol

C'était un soir du mois où les grappes sont mûres,
Et celle que je pleure était encore là.
Muette, elle écoutait ton chant sous les ramures,
Élégiaque oiseau des nuits, Philoméla !

Attentive, les yeux ravis, la bouche ouverte,
Comme sont les enfants au théâtre Guignol ;
Elle écoutait le chant sous la frondaison verte,
Et moi je me sentis jaloux du rossignol.

« Belle âme en fleur, lilas où s'abrite mon rêve,
Disais-je, laisse là cet oiseau qui me nuit.
Ah ! méchant cœur, l'amour est long, la nuit est brève ! »
Mais elle n'écoutait qu'une voix dans la nuit.

Alors je crus subir une métamorphose !
Et ce fut un frisson dont je faillis mourir.
Dans un être nouveau ma vie était enclose,
Mais j'avais conservé mon âme pour souffrir.

Un autre était auprès de la seule qui m'aime,
Et tandis qu'ils allaient dans l'ombre en soupirant,
Ô désespoir ! j'étais le rossignol lui-même
Qui sanglotait d'amour dans le bois odorant.

Puis elle s'éloigna lentement, forme blanche
Au bras de mon rival assoupie à moitié ;
Et rien qu'à me voir seul et triste sur ma branche,
Les étoiles du ciel s'émurent de pitié.

Ce fut tout ; seulement, dès l'aurore prochaine
(Je n'ai rien oublié : c'était un vendredi)
Des enfants qui passaient virent au pied du chêne
Un cadavre d'oiseau déjà sec et roidi.

« Il est mort ! » dirent-ils, et, de son doigt agile,
L'un d'eux creusa ma fosse à l'ombre d'un roseau,
Et tout en refermant mes plumes sous l'argile,
Il priait le bon Dieu pour le petit oiseau.

Silence

Tu ne parleras pas, ô mon âme inquiète !
Rien ne révélera ton mal intérieur :
Pas de sanglots humains dans le chant du poète.

D'autres accepteront ce rôle inférieur ;
À défaut de vertu j'ai la pudeur des larmes
Et veux grincer des dents sous un masque rieur.

Rien ne dira, parmi les stances de mes carmes,
Les fruits amers sucés, les noirs calices bus,
Et mes sommeils hantés de funèbres alarmes,

Et mes rêves épris d'érotiques abus,
Ma belle soif de neige idéale, et ma haine
Pour les vulgaires cœurs affamés de rebuts !

Nul ne descend que moi dans l'horrible Géhenne
Où mes vieux désespoirs gémissent accroupis :
Seul je connais mon crime et seul j'en sais la peine.

J'effraierais les démons sous la flamme tapis,
Sombre Fatalité, venimeuse nourrice,
Si je crachais le fiel que je bus à ton pis !

Qu'une goule me hante et que mon sang tarisse !
La seule exhalaison de ma plaie a suffi
Pour que la fleur d'une âme exquise se flétrisse.

Jette aux anges sereins ton ténébreux défi,
Tant qu'enfin les talons de la blanche cohorte
T'écrasent ! vil serpent d'impuretés bouffi.

Quelle douleur s'égale au fardeau que je porte ?
Je dédaigne d'ouïr la plainte d'un amant ;
Je rirais sur la croix de ma maîtresse morte.

Si je mettais en vers mon infernal, tourment,
Comme un habit de nain qu'endosse une géante
La strophe craquerait épouvantablement.

J'offre une autre pâture à la foule béante

Et laisse dans mon cœur de rapsode forain
Régner lugubrement la douleur fainéante.

Lyres et flageolets ! Racine et Tabarin !
Mes vers énamourés d'enchantements féeriques
S'envolent emportés d'un souffle zéphirin !

Je fais dialoguer dans les nuits chimériques,
Sous la lune, à travers le silence des bois,
Les poètes épris et les vierges lyriques !

Parmi les doux concerts de flûte et de hautbois
Les hanches de ma mie ont marqué la cadence ;
Canidia se mire à la source où je bois ;

Et là-bas, ivres morts, parmi la foule dense,
Les filles en délire et les ribauds damnés
Exécutent dans l'ombre une effroyable danse !

Célimème aux cheveux bellement atournés,
Avec les rimes d'or, Muse, lorsque tu jongles,
Nul ne sait (hors l'enfant qui nous a devinés !)

Que le sang de ma chair teint encore mes ongles !

Fulvia

Les filles que l'on aime et les chevaux qu'on crève
Étaient ses passe-temps, le double dévidoir
De sa vie, et l'Éden qu'il poursuivait en rêve
Eut deux compartiments : écurie et boudoir !

Mais son arabe à la crinière ébouriffée,
Son anglais au poil lisse, au robuste poitrail,
Il aurait tout donné pour sa belle, coiffée
D'or luisant, comme sont les saintes d'un vitrail !

Car, dès l'adolescence, ayant, en mainte affaire,
Humanité fangeuse, appris ce que tu vaux,
Il était coutumier de dire : Je préfère
Aux hommes le cheval, mais la femme aux chevaux.

Et plus que toute femme, il aima la marquise
De Z. Il n'eut pas tort, et plus d'un l'envia ;
Car vous ne savez point quelle femelle exquise
Fut cette rousse enfant qu'on nommait Fulvia !

Elle avait l'indolence aux séduisants manèges ;
L'œil cave et noir d'où sort l'éclair des chauds courroux,
Et, comme des rayons de soleil sur les neiges,
Le long de son corps blanc tombaient ses cheveux roux.

Ses lèvres exhalaient le frais parfum des menthes,
Son chant faisait pâmer, la nuit, les rossignols,
Et, beauté qui me charme entre les plus charmantes,
Des mains d'Italienne et des pieds espagnols !

Si bien que Fulvio, devant la séductrice,
Soupirait à mi-voix, de bonheur allangui :
« Ah ! laisse-moi baiser, tant que je les meurtrisse,
Ta main de Camargo, ton pied d'Amaegui ! »

« Alma mia ! » disait la belle aux seins d'ivoire,
Et son œil que prolonge une ligne de k'hol
Rayonnait sous les cils comme une agate noire,
Et ses veines battaient sous la peau de son col !

Le bénitier

L'enfer, qui donne aux lys le poison des ciguës,
A mis en Elle un charme exécrationnel et vainqueur ;
Avec sa dent de neige aux morsures aiguës
Cette méchante femme a déchiré mon cœur.

Dans ma lâche poitrine elle a fait une brèche
Afin de déchirer mon cœur^ et c'est son jeu
Familiier d'y planter son doigt comme une flèche !
Elle a l'humeur joyeuse et ne croit pas en Dieu.

On ne la vit jamais se signer, accourue
Dans l'église à l'appel désespéré du glas ;
Lorsque les corbillards défilent dans la rue,
Elle a des mots charmants qui font rire aux éclats.

La nuit, dans les langueurs chaudes de l'insomnie,
Elle quitte parfois ma couche, et les démons
L'accueillent à la fête énorme où communie
Le peuple des damnés éperdus sur les monts !

Et quand l'aurore a terrassé la messe noire,
L'infâme dans mon cœur saignant, saignant toujours,
Afin de compléter le rit blasphématoire,
Trempe son ongle rose et se signe à rebours.

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
Le matin	p. 4
Marmorea	p. 5
Le rossignol	p. 6
Silence	p. 7
Fulvia	p. 9
Le bénitier	p. 10